

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 69 (1930)
Heft: 44

Artikel: Les petites complications de l'automobiliste
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-223533>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

chats d'une invraisemblable patience. La première idée du félin fut d'entreprendre une embuscade illimitée, qui fatalement devait lui assurer la victoire... Et puis quelques instants de réflexions le firent changer d'avis : il venait de se rappeler avoir maintes fois entendu répéter par de vieux loups de mer que lorsqu'un navire est menacé d'un grave péril les rats, prévenus avant quiconque par un mystérieux instinct, s'empresent de quitter le bord... Chat essentiellement terrien et fort ignorant des choses maritimes, allait-il se priver de cet unique et précieux avertisseur avant d'avoir essayé de se ravitailler autre part ?

Une bonne odeur de jambon fumé le décida à opter pour une mansuétude intéressée : le petit rat avait ouvert pour son usage personnel une caisse de vivres dans laquelle il était loisible au chat de puiser à son aise... Il dévorait le rat à la fin du voyage lorsque, tout danger passé, le navire serait solidement à quai.

Le chat n'allait pas tarder à se féliciter de son intuitive prévoyance : un jour que l'on naviguait à proximité d'une côte, il vit le rat s'approcher d'un hublot, sentir le vent d'un petit museau inquiet, se jeter franchement à l'eau, et se mettre à nager vigoureusement du côté de quelques rochers qui émergeaient non loin de là... A n'en pas douter, un péril imminent menaçait le *Cormoran* !

Peu d'instants après, en effet, un incendie qui couvait sans doute depuis longtemps, éclata si furieusement que l'équipage, après avoir vainement essayé de combattre le fléau, dut se résoudre à gagner la terre dans les embarcations de sauvetage.

Le chat n'avait pas attendu ; affligé, comme on le sait, d'une peur proverbiale de l'eau, il s'était élancé sur une planche flottante, entraînée bientôt par le courant contre le récif étroit où le petit rat se séchait au soleil.

Les émotions ayant avivé l'appétit du chat, celui-ci, aussitôt débarqué, songea à se précipiter sur le rat... Et puis cette fois encore il se retint... Il était peut-être de son intérêt de ménager jusqu'à nouvel ordre le petit débrouillard qui, sur le rocher où ils allaient être contraints de demeurer ensemble — tels Robinson Crusoe et Vendredi dans leur île déserte — pouvait lui être d'une grande utilité.

Le petit rat malin ne se méprit pas sur les raisons de cette indulgence hors nature, et en attendant d'aviser, s'appliqua à la justifier.

Pendant huit jours, il fut le pourvoyeur ingénieux du commun garde-manger. Tantôt, il laissait tremper sa queue dans l'eau, et aussitôt qu'un crabe, carnivore féroce, commençait à la grignoter, il bondissait, amenant au sec le crustacé, et le partageait avec le minet satisfait.

Tantôt il faisait le mort, les pattes en l'air, et quand des oiseaux de mer voraces s'abattaient pour le dépecer, le chat surgissait d'une cachette et étranglait deux ou trois volatiles palmés.

Malheureusement, tous les trucs furent éventés les uns après les autres par les crabes et les oiseaux, qui finirent par ne plus se laisser attraper ; aussi, après un long jeûne, le chat décida-t-il, un jour, *in petto* de manger le rat le lendemain matin.

Une fois de plus, une secrète intuition avertit le rongeur, et c'est en vain que le chat, le lendemain, à l'heure du petit déjeuner, le chercha dans tous les trous du récif... Qu'était devenu l'ennemi héréditaire ?

Un coup d'œil jeté sur un îlot voisin l'apprit au matou stupéfait : le rat avait pendant la nuit traversé à la nage un petit détroit, et en face, à dix mètres, narguait le tigre en miniature...

Dans sa rage impuissante, celui-ci n'eut d'autres ressources que d'agonir à distance de « miau ! » et de « pfutt ! pfutt ! » furibonds le déjeuner déserteur. Après quoi, crevant de faim, il voulut avaler un oursin, et, avec les épines, s'étrangla net !

Le rongeur alors repassa le détroit, et il arriva cette chose imprévue, extraordinaire, inouïe : ce fut le rat qui mangea le chat !

Miguel Zamacois..



Pages d'autrefois

LA SORTIE

A mon ami Pierre.

LA sortie ! Mot magique, parole de délivrance, joie de la liberté reconquise, du plein air retrouvé, de la corvée finie. Quand il n'est pas « attendu » à la sortie, le collégien bondit hors de sa classe, court d'instinct pendant une vingtaine de mètres, s'arrête subitement et crie au camarade le plus proche : « Est-ce qu'on va rigoler ? Tu viens ? » Les petits de l'école enfantine sortent timidement, un peu effrayés par l'éclat du jour et le bruit de la rue, ils se donnent la main, à deux, à trois, et s'avancent avec prudence, un peu effrayés. Les filles de l'école secondaire, que nous méprisions tant alors, et qui nous l'ont rendu, sortent en minaudant, quand elles sont sottes, ou, quand elles sont franches et gaies, pouffant de rire et débridant leur malice trop longtemps contenue. A la porte de l'atelier, l'ouvrier allume sa pipe ou son grandson et gagne, d'un pas rapide, le repas attendu et désiré. Au sortir des bureaux, les commis, affublés d'insignes sportifs et de vêtements prétentieux, se groupent sur l'asphalte et dissertent sur les beautés de l'auto. Les bourgeois endimanchés sortent du sermon, épanouis ou moroses, selon leurs tempéraments distincts, Et il y a la sortie des gares, agitée et fiévreuse, pour ceux qui n'ont pas l'habitude du voyage, joyeuse et animée pour ceux qui sont attendus au logis, incertaine et craintive pour ceux qui viennent tenter fortune dans la ville inconnue...

Et puis, il est une autre sortie, Pierre, que personne n'évite, que nous ferons à notre tour. Demain, bientôt, un autre jour, plus tard ? Nous n'en savons rien, personne n'en sait rien. Au jour marqué, à l'heure dite, à la minute fixée, nous la ferons. Le ferons-nous ensemble, vieux camarade, comme aux jours du collège ? Et si cette joie suprême nous est, par faveur, accordée, est-ce toi, vieux camarade, qui me diras, est-ce moi qui te dirai à voix basse, comme jadis dans la classe silencieuse : « Je t'attends à la sortie ? »

Gaspard Vallette.

Blague marseillaise. — Un fabricant de coffreforts de Genève disait à un voyageur marseillais qui le visitait :

— Mon ami, je n'ai que faire de vos offres, mes coffreforts sont tellement incombustibles que placés au centre d'un feu effrayant, avec un coq enfermé en eux, le volatile ne s'en trouve pas plus mal après qu'avant.

— Mais, mon bon monsieur, répliqua avec vivacité le Marseillais, j'ai fait la même expérience, mais quand j'ai ouvert le coffrefort, le coq avait gelé !

LUI OU MOI

LE journal raille la manie des « interviews » et conte comment s'y prend l'humoriste Mark Twain pour se débarrasser des importuns.

Son interlocuteur lui demandant des renseignements sur sa famille, Twain lui répond qu'il ne se souvient de personne.

— Comment ! Mais ce portrait sur le mur, qui vous ressemble de façon frappante, n'est-ce pas un de vos frères ?

— Ah ! oui. Vous m'y faites songer. C'est William, ce pauvre Bill, comme on l'appelait.

— Comme on l'appelait ? Il est donc mort ?

— Certainement. Du moins, je le suppose. Il y a un grand mystère là-dessous. Il faut vous dire que nous étions deux jumeaux, le défunt et moi. Un jour, on nous a mêlés dans le bain, alors que nous n'avions que deux semaines, et un de nous a été noyé ; mais nous ne savons pas qui. Les uns croient que c'était Bill ; d'autres

pensent que c'était moi... Mais je vais vous dire un secret que je n'avais jamais confié à personne jusqu'à ce jour : un de nous avait une marque, un grain de beauté fort apparent sur le dos de la main gauche ; c'était moi. Cet enfant est celui qui a été noyé...

Il est probable que le visiteur s'en est allé persuadé que l'écrivain fameux avait l'esprit tout à fait dérangé.

LES PETITES COMPLICATIONS DE L'AUTOMOBILISTE

JE n'ai rien à me reprocher, j'ai tout fait pour me concilier le hargneux et irrité esprit de ma belle-mère, pour essayer d'adoucir un peu son acariâtre humeur.

Je lui ai présenté mes vœux au jour de l'an et surmontant l'invincible horreur que son visage m'inspire, je l'ai embrassée.

Je lui ai présenté un bouquet de pétunias pour sa fête.

Je lui ai acheté une concession à perpétuité au cimetière, une dernière demeure très confortable pour le cas où quelque jour prochain, — on ne sait jamais ce qui peut arriver, — elle succomberait après avoir ingéré par erreur une omelette aux champignons vénéneux ou à la cigüe, (elle adore l'omelette aux cryptogames et aux fines herbes).

J'ai fait davantage encore : quand il a été question que j'achète une automobile, j'en ai choisi une à trois places pour pouvoir l'emmener en compagnie de Philomène, dans toutes mes promenades.

Avec une auto, on est toujours à peu près certain qu'on se cassera la tête un jour ou l'autre : Or, je serais profondément contrarié quand cet inévitable accident m'arrivera, et que je me détériorerai irrémédiablement le portrait contre un arbre, que ma belle-mère ne soit pas de la petite fête.

Je pensais donc être tranquille en conduisant ma petite guimbarde et je me disais que ma belle-mère me laisserait en paix quand nous évoluerions à une allure vertigineuse sur les belles routes infinies ; et cependant, je connaissais son caractère, j'aurais dû me méfier.

Depuis que je l'emmène en auto, ma belle-mère ne décolère plus, et c'est d'une voix perpétuellement courroucée qu'elle ne cesse de me harceler.

S'il fait beau, elle ne manque pas de me dire : — Vous avez fait exprès de m'emmener aujourd'hui, parce qu'il fait du vent et qu'il y a de la poussière, me voici toute décoiffée.

S'il pleut, elle glapit sur un ton aigre : — Vous ne m'y reprendrez plus à m'emmener par un temps pareil, c'est se moquer du monde ; croyez-vous que ce soit un plaisir que de se croire dans l'arche de Noé ?

S'il fait chaud, elle insinue avec un sifflement :

— Parbleu, vous savez que la chaleur m'incommode...

Quand nous roulons sur une route cahoteuse, ce qui, hélas, sans que je veuille dire du mal du département des Travaux Publics, arrive de temps en temps, elle s'écrie, le regard fulgurant :

— Ah ! ça, est-ce que vous le faites exprès ? Attrape-t-elle une tache de graisse en effleurant les ressorts de la voiture, elle fulmine aussitôt.

— Voilà une robe gâtée ; au prix où elles sont, la promenade à laquelle vous m'avez conviée me coûte cher...

S'il survient une panne de bougie, elle ne tarde pas à s'impatienter :

— Vous vous moquez du monde, décidément ; allez-vous nous laisser là longtemps encore ? Vous n'avez pas honte d'afficher que votre guimbarde est un vieux clou, une vieille ferraille ?

Et elle ne tarde pas à conclure.

— Quand on ne sait pas conduire, on ne s'en mêle pas.

Si, par malheur, elle aperçoit au loin un chauffard qui vient à notre rencontre et qui ne tient pas correctement sa droite, elle tempête :

— Arrêtez, laissez-moi descendre ; je m'aperçois que vous avez prémédité de me tuer et que vous vous êtes entendu, pour arriver à ce résultat, avec un scélérat de votre espèce.

Hier, elle me pria de stopper pour lui permettre d'accomplir une petite formalité naturelle, que la décence m'interdit de désigner plus clairement. J'arrêtais aussitôt.

— Pas ici, voyons, s'écria-t-elle, où voulez-vous que je m'installe, vous voyez bien que l'on nous aperçoit des quatre coins de l'horizon.

Je poussai quelques kilomètres plus loin, jusqu'au sein d'un pudique et discret petit bois, mais ma belle-mère, qu'il est décidément impossible de contenter, persifla :

— Vous n'avez pas encore réussi à me tuer, et vous le regrettez, n'est-ce pas ? Je devine vos intentions allez, je sais de quoi vous êtes capable. Remettez votre moteur en route, je préférerais attendre huit jours plutôt que de m'exposer à me faire mordre, ici, par une vipère.

LE FEUILLETON



AU TEMPS OU BERTHE FILAIT.

Puis, s'adressant aux dames, avec un sourire de fine raillerie :

— Mais, que vois-je, mesdames ? Vous voilà devenues gentes fileuses et ménagères accomplies ! Il me semble pourtant qu'en quittant la ville, personne n'emportait quenouille ni fuseau ! Combien avez-vous payé ceux-ci aux femmes du village ?... Mesdames, votre reine vous loue grandement de votre activité.

Elle accentua son sourire et désigna Pernette :

— Mais la paysanne est venue la première et, comme Jacob, elle a emporté ma bénédiction !

Les dames avaient compris la leçon. Confuses, elles cessèrent de filer et se groupèrent derrière la reine, qui fit signe à Anselme de s'approcher :

— Messire Anselme, étiez-vous riche en vous mariant ?

— Las ! madame, je n'avais qu'une pioche et mes bras ! répondit le paysan, surpris de cette question et se demandant où la reine en voulait venir.

— Et la Renaude, votre femme ?

— D'adroites mains et un paquet de filasse !

— Ce qui ne vous a pas empêchés d'être heureux !

Ainsi évoqué à l'improviste, le souvenir de la Renaude, morte dix ans auparavant, et qu'il n'avait pas eu le courage de remplacer, quoique le besoin d'une femme se fit sentir à la ferme, ce souvenir émut Anselme, et il porta la main à ses yeux, qui s'étaient brusquement humectés.

— Souvent nous n'avons eu à manger qu'un morceau de pain noir, et à boire que l'eau de la fontaine... jusqu'au jour où votre bonté m'a fait don d'un morceau de terrain à défricher, en me faisant passer de la condition de serf à celle d'homme libre... Mais, c'est vrai que nous avons été heureux tout de même, la Renaude et moi, parce que nous nous aimions !

— Alors pourquoi ne vous en montrez-vous pas reconnaissant ?

Le visage d'Anselme témoigna d'une surprise inquiète, cela devenait presque un interrogatoire et la reine le regardait de façon si intense, si pénétrante, avec une nuance marquée de reproche, qu'est-ce que cela signifiait donc ?

Berthe fit signe à Renaud de s'avancer. Elle ne le connaissait pas, mais à la façon dont Pernette le considérait, ce ne pouvait être que lui : un beau garçon svelte, robuste, bien découpé, la physionomie ouverte et sympathique.

Elle continua, regardant de nouveau Anselme dans les yeux :

— Voici un brave et honnête garçon, votre fils unique, à qui vous voulez du bien... et pourtant vous le faites souffrir !

Puis désignant Pernette :

— Voici une jolie fille qui file presque aussi bien que moi — chacun de nous a quelque faible, et c'est celui de la reine Berthe d'être fière de son beau fil argenté ! — et parce que Pernette n'a pas de dot, vous n'en voulez point pour bru ! — Madame !...

— Moi je trouve, au contraire, qu'ils se conviennent parfaitement, et que ce sera un couple modèle, un exemple dans le pays !

Elle posa une main sur l'épaule de Pernette et de l'autre indiqua la ligne de coteaux qui, de l'autre côté de la Broye, courait en molles ondulations, coupées de prés et de forêts :

— Vois-tu ce coin de champ sur la colline, tout vert entre les moissons jaunes ? Je te le donne... à condition que ton mari y plante et cultive la vigne ; l'endroit est bien exposé : elle y réussira, comme elle a réussi sur les rives du lac de Neuchâtel. sur les coteaux du Vully !... Ne secouez pas la tête, Anselme, un jour la vigne sera la richesse du pays !

Puis elle ajouta, en mettant les mains des jeunes gens l'une dans l'autre :

— Et ne refusez plus votre consentement au mariage de ces amoureux, que je prends sous ma protection !

— Madame la reine, je n'ai jamais rien eu contre cette pastourelle !...

— Mais vous ne la voulez pas pour bru, confessez-le !... Messire Anselme, l'amour des richesses est mauvais conseiller !... Allons, bénissez ces enfants, et que leurs noces se célèbrent le plus tôt possible.

— Au prochain printemps ma vigne sera plantée, s'écria Renaud, et dans trois ans j'espère en offrir les premières grappes à ma bienfaitrice !

Son visage rayonnait, il était comme transporté.

Et Pernette aussi croyait rêver... Ou plutôt non... elle voyait dans ce brusque revirement des choses, une réponse à sa prière, une intervention divine, et son cœur confondait dans un élan de reconnaissance exaltée la Madone et la reine.

— Ah ! Madame, je ne croyais pas être exaucée si tôt !

— Sous ce beau ciel, au sein de cette nature splendide, donnez-vous le baiser des fiançailles !

Et ce fut un long, un tendre, un chaste, un suave baiser, tandis que moissonneurs et moissonneuses criaient, en agitant mouchoirs et chapeaux :

— Noël ! Noël ! pour les fiancés !

— Le soleil baisse, reprit la reine, Messieurs, mesdames, il est temps de nous remettre en route...

Et à Renaud et à Pernette, qui auraient voulu baiser le bas de sa robe :

— Cela suffit : il y a plus de joie à faire des heureux qu'à être heureux soi-même !

— Noël ! Noël ! répétaient les travailleurs.

— Mes amis, voici l'heure du repos. Egayez-vous, Dieu n'est pas ennemi de la gaîté.

En cet instant, on entendit des sons allègres, et quatre hommes parurent, jouant de la flûte, de la clarinette, du violon et de la viole. Ils étaient couverts de poussière, ruisselants de sueur, mais ils avaient enguirlandé leurs chapeaux de liserons et de clématites et avaient tous la mine de joyeux compères.

— D'où venez-vous, bonnes gens ? demanda la reine.

— Madame, nous sommes ménétriers italiens, venant de Germanie, et regagnant Rome.

— Faites halte sous cet ombrage. Voici des amoureux que l'on vient d'unir et toute une jeunesse qui ne demande qu'à danser un brin sur l'herbette.

Puis désignant Payerne :

— On vous récompensera en cette ville, dans la maison de la reine.

— Noël ! Noël !

Un enfant s'était avancé vers Berthe, un bambin jofflu, rose et blond comme un angelet, le fils d'un ouvrier des environs, veuf, et qui, chaque matin, emmenait son mioche avec lui. L'en-

fant avait les mains pleines de fleurs, qu'il tendit à la reine, dans une geste adorable la contemplant avec des yeux dilatés par une sorte d'extase.

— Pour moi, ces marguerites, ces bluets, ces coquelicots ?... s'écria-t-elle touchée. Tressons-les plutôt en guirlande pour ton front pur, mon chérubin !

Elle tressa rapidement une couronne, qu'elle posa sur la tête bouclée de l'enfant.

— Mon front n'est plus à l'âge où l'on se couronne de fleurs.

— Comme vous êtes belle, Madame, dit le petit, émerveillé. Est-ce que vous êtes Notre-Dame la Vierge ?

— La Sainte Vierge est autrement belle que moi ! répondit-elle en embrassant l'enfant. Je ne suis que Berthe, humble reine !

— Noël ! Noël ! crièrent encore moissonneurs et moissonneuses, tandis que sur la blanche haquenée, celle qui devait être appelée les « délices de la Transjurane », reprenait le chemin de la ville, et que, triomphants, le cœur plein de ciel, Pernette et Renaud ouvraient le bal, au son d'une musique entraînante.

Adolphe Ribaux.

Au Bourg. — Cette semaine une production sonore de Metro-Goldwyn-Mayer: **Le Baiser**, réalisation de Jacques Feyder avec, comme interprètes principaux, Gréta Garbo et Conrad Nagel.

Une femme mariée se trouve prise entre son devoir d'épouse et deux amours éveillés par sa beauté, l'un d'un maître du barreau, l'autre d'un lycéen. Au premier on demande l'éloignement et l'oubli ; au second on n'ose refuser le baiser qu'il implore, d'où naît le drame...

Jamais péripéties plus imprévues, inconnu plus mystérieux, passion trouble d'une âme agitée ne furent mis à l'écran avec tant d'expressif relief. Le style de Jacques Feyder s'y révèle avec plus de vigueur, d'ardeur, d'éclat que naguère. Gréta Garbo nous apparaît sous un jour tout nouveau pour nous, celui de la femme tendre, sincère, au charme jeune et spontané.

Tous les jours, matinées à 15 h., soirées à 20 h. 30.

Pour la rédaction :
J. BRON, édit.

Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.

HERNIEUX

Adressez-vous en toute confiance aux spécialistes :

W. Margot & Cie
BANDAGISTES

Riponne et Pré-du-Marché, Lausanne



POUR OBTENIR DES MEUBLES

de qualité supérieure, d'un goût parfait, aux prix les plus modestes.

Adressez-vous en toute confiance à la fabrique exclusivement suisse

MEUBLES PERRENOUD

Succursale de Lausanne : PÉPINET-GRAND-PONT

C'est vrai...

En cas d'indisposition subite, indigestion, faiblesse, etc., un petit verre de liqueur de marque "DIABLERETS", (consommé pur) remonte instantanément et redonne la santé.

Essayez une fois et vous serez convaincu !!



1930

Le nouveau prix-courant général a paru. Il est envoyé gratis. Il indique les prix de 136 paquets et assortiments de timbres différents, et de 1685 séries de tous pays, ainsi que celui des albums et de tous accessoires nécessaires au collectionneur.

Ed.-S. ESTOPPEY Grand-Chêne, 1 LAUSANNE